

LE

CINQUIÈME LIVRE DE PANTAGRUEL

I

On a souvent comparé Rabelais à Aristophane, aussi bien pour la licence de l'expression que pour la grandeur et la profondeur de la pensée ; mais les milieux dans lesquels se mouvaient ces deux génies de premier ordre ne se ressemblaient en rien.

Athènes était une démocratie vivant en plein air et au grand jour ; en dehors des *hétaïres*, la femme n'y jouait que le rôle de nourrice ; aucun citoyen n'y dépassait le niveau des autres ; d'où un manque absolu de mystère dans la vie privée. Aussi les allusions secrètes dont est remplie l'œuvre d'Aristophane n'ont jamais rien de personnel ; elles portent uniquement sur les mystères d'Eleusis, véritable franc-maçonnerie nationale à laquelle on ne pouvait être initié sans être citoyen d'Athènes, de sorte que le sel des plaisanteries aristophanesques consistait uniquement dans l'ahurissement des alliés et des esclaves qui assistaient à ces représentations sans les comprendre. Or, s'il est au monde une joie sans mélange, c'est celle de pouvoir traiter son prochain d'*ahuri*. Les allusions d'Aristophane sont donc au fond assez inoffensives et ses mystères assez faciles à deviner.

Il n'en est pas de même de ceux de Rabelais. Assurément, il existait de son temps une franc-maçonnerie aussi nationale que celle d'Éleusis, et non moins bien organisée, puisque c'était la fédération de tous les corps d'état de la nation, nommés maîtrises ou jurandes, et que tous ceux qui possédaient le se-

cret de leur association communiquaient librement entre eux, à l'aide d'un système d'hiéroglyphes dont le sens n'a jamais été révélé aux *bélistres*, c'est-à-dire aux profanes. Les initiés s'en servaient librement, au contraire, non seulement pour correspondre avec la royauté ou critiquer ses actes, mais encore pour se transmettre les uns aux autres les nouvelles de la cour ; de là le nom d'*art royal*, que l'on donnait au grimoire, et qui est resté à la franc-maçonnerie, tandis que les Grecs le nommaient *langue des dieux*. Il est impossible de trouver deux expressions qui caractérisent mieux les deux époques : Aristophane s'occupait des secrets des dieux, Rabelais de ceux de la famille royale.

Si les compositions du bon curé de Meudon eurent un si prodigieux succès auprès de ses contemporains et surtout de ses contemporaines, ce fut beaucoup moins à cause des admirables pages que nous dévorons aujourd'hui, que pour les parties que nous ne comprenons plus et dans lesquelles les initiés déchiffraient sans beaucoup de peine les mystères de la cour de François I^{er}. Les quatre livres de *Pantagruel* dus à la plume de Rabelais ne sont donc qu'une série de pamphlets politiques dont voici le sommaire.

Le premier de ces pamphlets, qui porte aujourd'hui le numéro 2, a été écrit à l'instigation de la reine de Navarre, sœur de François I^{er} contre la reine Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, que ce prince lui avait imposée pour femme, à titre d'espion. Aussi ne put-il jamais la souffrir, et riait-il aux larmes de la voir représenter sous les traits d'une grande dame de Paris.

Le second, composé également sous l'inspiration de la reine de Navarre, est consacré en grande partie à l'abbaye de Thélème, qui représente les aspirations vaguement luthériennes, mais franchement épicuriennes, de la spirituelle Marguerite. C'est la seule partie didactique de l'œuvre de Rabelais ; mais les théories de la *quinte essence*, qui était alors la religion de presque toutes les aristocraties de l'Europe, n'y sont pas exposées sous leur côté abstrait ; bien que forcé de se servir de cette langue hiéroglyphique sous peine de la corde ou du bûcher,

l'écrivain ne semble pas avoir été bien enthousiasmé de ce genre de scolastique. Il eût certainement préféré écrire en langage clair; peut-être y aurions-nous perdu.

Le troisième livre a vu le jour après la mort de la reine de Navarre, et le quatrième après celle de François I^{er}; ce sont ceux qui ont le plus d'âpreté et de valeur historique, car à défaut des mémoires du temps, absolument muets sur ce sujet, ils contiennent l'histoire de la guerre des *andouilles*, lisez *en deuil*, parce que les deux rivales, Diane et Catherine, avaient également adopté la couleur noire. Catherine tenait pour le IIII, c'est-à-dire pour le catholicisme romain et la démocratie; Diane pour la V, ou *quinte essence*, qui devint celle de la doctrine de Calvin, et pour le régime aristocratique. Si son parti avait prévalu, nous serions aujourd'hui protestants, avec la Constitution anglaise.

Assurément, rien n'est plus intéressant que cette partie de nos chroniques nationales; c'est un des grands nœuds de l'histoire générale et le prologue de la Saint-Barthélemy, qui assura définitivement le triomphe du régime démocratique représenté par la bourgeoisie parisienne. Mais il n'est pas possible de suivre Rabelais dans son récit à bâtons rompus, sans s'être bien pénétré de ce qu'étaient ce *quart* et cette *quinte*, dont il se sert sans cesse pour raconter sous leur masque l'envers de l'histoire de son temps. Comme il n'écrivait pas pour les profanes, il ne s'est jamais donné la peine de nous l'apprendre, et après avoir longtemps hésité entre le *quart* et la *quinte*, il a fini par opter lui-même pour le *quart*, ou l'Église romaine, qui convenait mieux à sa nature virile que les arguties féminines de la *quinte*. On sait qu'il est mort en bon catholique, comme Claude Bernard et Littré, après avoir abandonné le patronage du cardinal de Châtillon, l'un des coryphées de la *quinte*, pour celui du cardinal de Lorraine, qui ne cessa jamais d'être celui du *quart*.

Quant au pauvre Henri II, il fut toute sa vie ballotté entre le *quart* et la *quinte*, c'est-à-dire entre sa femme et sa maîtresse. Personnellement et de cœur, il était avec la *quinte*; mais le parti du *quart* était si puissant, grâce à l'appui de toute la bour-

geoisie parisienne, qu'il ne put jamais se débarrasser de sa femme par un divorce et qu'il dut se résigner à un ménage à trois, dans lequel d'ailleurs Catherine n'occupait que le dernier rang.

Elle était cependant presque aussi belle, presque aussi spirituelle et beaucoup plus jeune que sa rivale. Mais elle fut toujours méprisée de son mari, comme de ses enfants, parce qu'elle descendait d'une famille de droguistes florentins qui avait conservé pour blason les biscuits dépuratifs avec lesquels elle avait commencé sa fortune. Tenace comme une bourgeoise et une Italienne, elle patienta tant que dura le prestige de Diane, qui fut un de nos meilleurs ministres des affaires étrangères; mais lorsqu'elle le vit ébranlé par le désastre militaire de Saint-Quentin, un de ces assassinats mystérieux dans lesquels elle excellait la débarrassa d'Henri au moment où il s'appêtait à la répudier pour faire prévaloir les doctrines de la *quinte*. Dès lors commença entre le *quart* et la *quinte*, c'est-à-dire entre la bourgeoisie parisienne et la noblesse de province, une guerre qui dura quarante ans et ne se termina que par l'abjuration d'Henri IV.

Diane fut chassée du Louvre; mais elle restait sénéchale de Normandie, duchesse souveraine du Valentinois et la plus riche princesse du royaume. De plus, elle était grande maîtresse d'une immense et très ancienne franc-maçonnerie répandue dans toute l'Europe et tout le monde musulman, qui dédaignait également le luthéranisme et le catholicisme, mais inclinait davantage vers le calvinisme, dans lequel elle finit par se fondre. A la mort d'Henri II, la *quinte* servait surtout de centre de ralliement au parti des *politiques*, composé des plus grands seigneurs du royaume.

Ce fut à leur intention que Diane de Poitiers composa ou fit composer cette espèce d'évangile burlesque qui parut d'abord sous le titre d'*Ile sonante*, et fut ensuite annexé aux quatre livres de Rabelais, uniquement à cause du numéro à prendre, qui en faisait le livre V, ou livre de la *quinte*.

La politique y joue un rôle beaucoup moins considérable que dans ceux qui sont vraiment de Rabelais, parce que Diane, jetée

dans ce qu'on appellerait aujourd'hui les rangs de l'opposition, n'avait rien à raconter au public que l'assassinat d'Henri II, ce qu'elle a fait en quelques hiéroglyphes formant tête de chapitre. Sous ce rapport, c'était bien le complément de la grande chronique historique et pantagruélique.

Mais comme sa situation de princesse souveraine et immensément riche ne lui imposait pas les mêmes ménagements qu'à un simple moine, ce fut avec une audace et une crudité sans exemple qu'elle attaqua les suppôts de Catherine, c'est-à-dire l'ordre de Malte ou *gourmandeurs*, les *chats fourrés* ou le Parlement, et les *frères Fredons* ou les Jésuites. Ces derniers faisaient à peine leur apparition dans le monde ; Rabelais était mort avant qu'ils eussent fait parler d'eux. Il est donc impossible de lui attribuer le mordant et monosyllabique dialogue du frère Fredondant Fredondille, qui est la perle du V^e livre. Est-il de Diane ? c'est plus que probable. Ses contemporains nous la dépeignent comme une des causeuses les plus étincelantes de son temps ; savante, elle l'était comme toutes les grandes dames du xvi^e siècle, comme Marie Stuart et Élisabeth d'Angleterre, plus peut-être ; artiste, elle était l'élève de Léonard de Vinci, la protectrice de Jean Goujon et de Pierre Lescot.

A-t-elle eu des collaborateurs ? c'est plus que vraisemblable encore. On a cité Ronsard et Henry Estienne ; mais il est à présumer qu'elle fut aidée par Béroalde de Verville le père et par le cardinal de Châtillon. Ce qui est moins discutable, dans une question où l'on ne peut procéder que par hypothèses invérifiables, c'est qu'elle l'a signé seule.

On sait en effet que la pièce de vers énigmatique qui sert d'épigraphe au V^e livre de Pantagruel porte pour signature NATVRE QVITE.

Les contemporains savaient à quoi s'en tenir sur cet anagramme et n'ont pas eu de peine à en extraire le nom de *Jean Turquet*, qui aurait été ami de Rabelais et son exécuteur testamentaire. Mais c'est un personnage fantastique qu'on ne connaît que par cette interprétation. Également retenus par le secret maçonnique qu'observe encore le Vatican, ni les partisans du *quart* ni ceux de la *quinte* n'ont voulu nous en dire davantage.

Il suffisait cependant de déplacer une lettre pour mettre, comme l'on dit vulgairement, le point sur l'I.

Lisons JANE-TVRQ-ET en trois mots, et nous aurons, sinon l'explication de l'énigme, du moins les éléments qui nous permettront de la déchiffrer.

Chez les vieux latins, le soleil se nommait IANVS et la lune IANA, du grec *iaino* qui veut dire *échauffer*, *guérir* ; ils le prononçaient comme l'italien *Gennaro*, c'est-à-dire *Djanus*, *Djana*, et ils ont fini par écrire *jana*, comme ils le prononçaient, c'est-à-dire *Diane*, tandis qu'ils ont conservé à *Janus* son orthographe étymologique. C'est ainsi que, reprenant la chose à rebours, nous disons aujourd'hui *jour* et *diurne* qui ont la même étymologie *diurnus*. *Jane* est donc le synonyme latin de *Diane*.

Je n'ai pas besoin d'expliquer le mot *Turq*, au moins pour le moment.

ET est pour *haste*, *hette*, *hitte*. En vieux français on nommait ainsi la hampe d'une pique ou d'un étendard ; le plus souvent *haste* se prenait pour l'étendard lui-même.

Jane Turq Et signifie donc *Diane à la bannière turque*. On sait que la bannière turque se composait jadis d'un croissant au bout d'un bâton, avec un certain nombre de queues de bœuf, ou d'un drapeau dans lequel figure invariablement le croissant. Le plus usité est de *gueule au croissant d'argent supportant la planète Mars*.

Sur ce qui nous reste du château d'Anet, on peut voir toute espèce de combinaisons du croissant ; mais le plus significatif est l'hiéroglyphe désignée héraldiquement sous le nom de *Lunel*, connue pour être originaire d'Espagne (1). C'est le véritable nom de la religion en l'honneur de laquelle Diane de Poitiers éleva la singulière chapelle d'Anet et composa ou fit composer le V^e livre de *Pantagruel*. L'anagramme de ce livre n'en est pas l'unique preuve ; nous en recueillerons une autre non moins convaincante lorsque nous en serons à l'oracle de la dive bouteille. Ce n'était pas non plus une création de la célèbre séné-

(1) On peut voir ces lunels sur les boiseries de l'escalier de Jean Goujon au Louvre.

chale, mais une religion de famille à laquelle Rabelais avait déjà fait allusion lorsque Panurge raconte qu'il a été mis à la broche Turque (Turque haste); elle lui survécut longtemps; puisque, dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, on retrouve son mot de passe qui était *maraba-basahem*, en hébreu : joyeuse abondance.

Religion savante par excellence du moyen âge, au lieu de se dissimuler comme celle du *quart* sous des rébus en langue vulgaire très difficiles à deviner aujourd'hui, elle croyait se défendre bien mieux contre la curiosité des profanes sous un masque hébraïque très facile à soulever pour quiconque a tant soit peu l'habitude du déchiffrement des textes phéniciens. Aussi la plupart des interprétations que nous en donnerons ne seront-elles sujettes à aucune espèce d'incertitude. Mais le V^e livre offre encore une autre espèce d'intérêt : il explique nettement les relations qui n'ont jamais cessé d'exister entre les sectes *lunaires* de l'Europe et de l'Afrique, relations dont nous avons été témoin nous-même en Tunisie et dont MM. Nachtigal et Broadwel se sont servis, et se servent encore, pour favoriser les vues de l'Allemagne et de l'Angleterre (1). Ce fut grâce à ces relations qu'Arabi put échapper aux douze balles réglementaires et qu'Olivier Pain put arriver jusqu'au Mahdi. Il y a plus : les sectaires lunaires ont conservé partout le même nom : ils se nomment aujourd'hui en Afrique les *kouens* ; ils portaient autrefois en France le titre de pèlerins ou cousins du *coin* ; et en Afrique comme en France, ils ont gardé pour emblème un *coin*, c'est-à-dire une hache. A Lyon, en 1793, les juges du tribunal révolutionnaire le portaient pendu au cou, en guise de décoration. C'était l'insigne d'un des plus hauts grades de l'ordre (2). Le rôle que les sectaires lunaires ont joué dans la Révolution française est aussi considérable que peu connu ; mais il paraît certain qu'il faut les distinguer de la franc-maçonnerie actuelle, dont ils différaient par un point essentiel. Les maçons

(1) Diane de Poitiers était en relations avouées avec les forbans de Tunis, et les employa officiellement comme auxiliaires dans une expédition en Corse.

(2) Il est encore porté par le royal pacha ou prince du Liban, 22^e grade du rite écossais.

ont toujours eu une existence publique, ils fournissent au gouvernement les listes de leurs membres, ils se connaissent tous entre eux, il ne leur est pas défendu d'avouer leur qualité de franc-maçon. Les *pèlerins du coin* ne tenaient pas de registres, ils ne se voyaient que masqués, ils n'avouaient jamais leur qualité de pèlerins du coin, et ils étaient autorisés à renier leurs doctrines toutes les fois qu'ils y avaient intérêt. Tels étaient en dernier lieu les *Ku Klux* d'Amérique, et tels sont les *charbonniers* décrits par M^{gr} de Ségur dans sa brochure sur la franc-maçonnerie.

Mais eux-mêmes ne se qualifiaient point de charbonniers. Le mot *carbon* signifiait dans leur langage ce qui était écrit sur une bannière (*criban*) et toutes les sectes, soit *solaires*, soit *lunaires*, avaient leur *criban* ou *carbon*, comme le plus simple gentilhomme *banneret*. Le *carbon espagnol* désignait spécialement l'inquisition. Le nom commun que se donnaient toutes ces sectes secrètes était celui de *forestiers*, ou de *maçon*, suivant qu'elles étaient rurales ou urbaines; elles se divisaient encore en *esclopins* ou sabotiers, *ribles* ou cordonniers et *guilpaies* ou *glypains* sculpteurs (1). Le nom le plus moderne qu'elles aient porté est celui de *fendeurs*; en Afrique, elles se nommaient *Pelpoul* (en hébreu *fendeur africain*) ou *forbans* (maçon de sa destinée); *forban* est l'exacte traduction du grec *Tycho poion*, artisan de sa fortune, dont nous avons fait *maçon*. Mais dans l'origine ce mot ne voulait pas dire un faiseur de murailles, que les Italiens nomment *muratore*; il est grec lui-même et vient de *méchané*, dont nous avons fait mécanicien. Ce titre ne s'appliquait primitivement qu'aux architectes et aux ingénieurs.

II

Si nous voulions reprendre *ab ovo* l'histoire du *quart* et de la *quinte*, nous serions forcés de remonter bien au delà du déluge; mais on peut la lire tout au long dans le volumineux

(1) Grand ciseleur et chevalier du Serpent d'airain, 25^e grade du rite écossais.

ouvrage de M. Saint-Yves de Salveydre qui a pour titre *la Mission des juifs*. Nous nous bornerons donc à rappeler que, malgré la diversité de leurs noms, toutes les religions et les philosophies se réduisent à deux, qui sont aussi anciennes que l'homme et vivront autant que lui. Toutes ont pour point de départ le physique, pour arriver au métaphysique, et cette gradation peut s'établir de la façon suivante.

Religion.	Religion.
Masculine	Féminine.
Solaire	Lunaire.
Mars	Vénus.
Quart	Quinte.
Positive	Négative.
Physique	Métaphysique.
Art	Science.

représentées par deux emblèmes dont nous nous servons tous les jours : +, -.

Dans l'histoire des nations, les langues aryennes ont servi spécialement d'organe au principe positif. Aryen, en effet, veut dire mâle en grec (*arrès, arren*). Aussi la philosophie positive a-t-elle eu d'abord recours au grec, puis au français, les deux langues les plus précises qui aient jamais existé.

Le principe négatif s'est toujours dissimulé dans le vague de la langue que nous nommons improprement hébraïque, mais qui est réellement celle de Chanaan. Ce mot vient de QN, ou *Kenos*, qui veut dire *vide, creux* comme une *canne*; de là l'idée de moule et de matrice exprimée par le français coin et par le chiffre romain V ou *quintus*. L'idée contraire se rendait, en chananéen, aussi bien qu'en grec et en latin, par le mot KR qui veut dire *convexe* et *bélier*. De là, le nom de *quirinus* que les Romains donnaient à *Janus*, représentant du principe mâle et solaire. Chez eux, le *quiris* était le bâton terminé par une *crosse*, restée l'emblème distinctif de nos évêques. Son temple était en forme de *croix* et chaque branche était éclairée par trois fenêtres correspondant aux douze stations solaires. Le nom de *Janus* était l'exacte traduction du grec *jason* et du chananéen *io-isha*: dans les trois langues, il désignait le *soleil guérisseur*. Mais la croix est tout à fait spéciale au latin, comme

emblème masculin et solaire ; le *stavros* des Grecs et le *hets* des Juifs n'étaient que de simples poutres auxquelles les condamnés étaient suspendus par les bras, et seulement après avoir été lapidés chez les Juifs.

Le Louvre possède un magnifique spécimen de *Jason* attaché de la sorte à un *stavros* pour avoir volé la Toison d'or qu'on voit encore à ses pieds (1). Prométhée fut également enchaîné sur le Caucase pour avoir volé le feu du Ciel ; dans l'Apocalypse, Jésus est aussi traité de voleur.

Dans tous les temps et chez toutes les nations, la religion du quart et celle de la quinte ont vécu côte à côte, malgré le désir qu'elles ont toujours manifesté de s'exterminer réciproquement. Chez les Juifs, le principe mâle était adoré par les *Élohistes*, et le principe femelle par les *Jéhovistes*, qui avaient fini par les chasser avec la famille de David. A Rome, *Quirinus*, dont la légende ressemble beaucoup à celle de Jésus, était resté le dieu de la plèbe d'origine gauloise. Les sénateurs arcadiens et troyens, qui se distinguaient par une *lunula* attachée à leur chaussure, adoraient le principe féminin représenté par Vénus, mère d'Énée ; et lorsque la religion de la plèbe, fille de *Mars*, triompha, la *lunula* se réfugia dans les forêts où elle se maintint sous le nom de *Lunel* et de *Braganze*. La déesse *Berecynthia*, en grec *la chienne de malheur*, a laissé son nom aux *Burgondes* et à la *Bourgogne*. C'est de cette noble aïeule que descendent les *sans-culottes* révolutionnaires. Les armes de la Bourgogne jouent sur son nom qui, en vieux français, équivoquait avec *Brague n'a* et *Bourg n'a* (*sans-culotte* ou *sans-bourg*). Elles sont de *sept bandes d'or et azur bordées de gueules*. En grimoire cela se traduit *Brague n'a sept bonnes or et bleu brague l'a*. C'est-à-dire, celle qui n'a pas de culotte a sept bonnes culottes or et bleu ; le héraut d'armes équivoquait de la sorte sur brague-culotte et bourg-ville. La secte de *Braganze* était fort répandue en Espagne, où elle avait probablement

(1) Ce Jason ou Marsyas attaché au stavros était, bien avant le christianisme, l'emblème de tous les villes libres. Mar-syas veut dire *main rédemptrice*. Celui du Louvre vient de Rome et est le portrait de Marius-Marsyas, qui, pendant tout le moyen âge, a continué d'être le patron de la cité Solaire, connue sous le nom de ménestrels, de merci, ou marsyas. Lui-même était ménestrel. Nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous traiterons de la partie solaire du poème de Pantagruel.

été apportée par la maison de Bourgogne lorsqu'elle monta sur le trône de Portugal. En France, elle opposa une résistance désespérée à Jeanne d'Arc qui portait la couleur pourpre des Armagnacs. C'était la teinte rouge de la planète Mars, tandis que Braganze arborait la couleur lunaire, le blanc. Dans leurs initiations, les adorateurs de Braganze quittaient leurs culottes, comme on peut le voir par l'exemple de Panurge lorsqu'il se présente devant Pantagruel avec la puce à l'oreille (I. II, ch. VII).

Dans ce livre, Panurge représente Henri II refusant de consacrer un mariage qui attendait depuis onze ans et prêt à professer ouvertement les doctrines de la quinte, ce qui revenait à embrasser le protestantisme.

Sous le masque de Pantagruel, François lui répond : « *Mais ce n'est la guise des amoureux, ainsi avoir bragues avalades, et laisser pendre sa chemise sur ses genoux sans haut-de-chausses, avec longue robe de bureau, qui est couleur inusitée en robes talaras, entre gens de bien et de vertu. Si quelques personnages d'hérésie et de sectes particulières s'en sont accoutrés, que plusieurs l'aient imputé à piperie, imposture et affection de tyrannie sur le rude populaire, je ne veux pourtant pas les blâmer et en cela faire d'eux un jugement sinistre. Chacun abonde dans son sens.* »

Il résulte de ce passage, comme de beaucoup d'autres, qu'au fond, Rabelais ne tenait pas pour le principe lunaire, représenté par les *bure-gone* ou robes de bure (1).

La couleur *bure* ou *tannée* était celle de Vénus représentée par le cuivre. Elle était imposée aux juifs et elle est encore celle de tous les derviches.

Une nouvelle de Cervantès, intitulée *Dialogue de deux chiens*, contient les plus curieux détails sur les dogmes et les pratiques de cette secte de sorciers et surtout de sorcières ou *Bruges*. Une *bruge-nue* était un de ses hiéroglyphes les plus usités. On nous a

(1) *Gonna* en italien, *Gown* en anglais, est un vieux mot gaulois qui désignait une robe de femme et s'est perdu chez nous. La *buregone* est encore le vêtement des sorciers de comédie. Au moyen âge, ils étaient presque tous juifs ou gitano et ils transpirent leur radicalisme aux *sans-culottes*, avec l'habitude de ne pas en porter. Rabelais le désigne plus loin sous le nom d'*engastromylhes* ou ventriloques.

assuré à Chypre qu'on en rencontre encore se promenant la nuit, avec cette absence complète de culottes dans un pays où toutes les femmes en portent. En revanche, elles mâchent un tibia humain et elles sont armées d'une carde à chanvre avec laquelle elles labourent la figure des indiscrets qui ont le malheur de se trouver sur leur route. Il est probable que c'est une franc-maçonnerie féminine locale, qui n'admet que des femmes, formant dans le pays de petites communautés d'amazones professant ostensiblement l'islamisme. Cervantès décrit très scientifiquement leur méthode de se procurer des rêves étranges leur laissant au réveil la persuasion qu'elles ont été au sabbat, et signale leur culte pour le chien, qui nous donne l'explication d'un des passages les plus obscurs de *Pantagruel*, celui du *pantagruelion*.

Le pantagruelion n'était pas autre chose que le mot de passe de cette secte. Tout le monde a pu remarquer que le chien aboie à la lune, jamais au soleil, ce qui avait fait dire que la religion lunaire était celle des chiens. Aussi le mot de passe de ces sectaires était-il : *Aboie chien voit*, à quoi on répondait : *Ame en étoiles*. Cette âme, c'était la lune dont ses adorateurs faisaient l'âme de la nature.

On sait que, d'après Rabelais, le *pantagruelion* se composait de *beau chenevis* et de toile d'*amiente*, en grimoire *amiantelé* ; ce qui donne la demande et la réponse : à *beau chenevi* — *amiantelé*. Il y avait encore bien d'autres versions. On en retrouve une dans le *Walpurgis* de Goethe. Il fallait être muni du pantagruelion, pour être admis dans le pays de Lanternois, c'est-à-dire dans les loges de la secte *lunaire*.

Mais il serait impossible de faire comprendre ces dogmes sans dire un mot de ceux de la secte solaire, car le + et le - sont les deux faces de la divinité, dont la troisième est formée par leur réunion, de sorte que le mystère de la Trinité s'exprime ainsi : + (- +) -, ou 4 (54) 5, ce qui se prononçait le *quart*, le *concors* et la *quine*.

Sur un autel antique du Louvre (1), ce dogme est représenté par *Mars* et *Vénus* réunis par l'amour. Telle est la signification

(1) L'autel des douze dieux avec les signes du zodiaque correspondant à chacun, trouvé à Gabies.

de *concors*, en français *concorde*. Dans la philosophie druidique ou forestière, le + se nommait le gain ; le – avait nom le *guère* ; leur réunion donnait *guere-gain* ou *Gargantua* ; ce dernier était le seigneur des Solstices, ou l'*androggyne*. Le gain était représenté par *grandgousier* ou *gringolé*, dont l'hiéroglyphe est une tête de serpent. Il représentait l'*antérieur*, le principe mâle. Le principe femelle, ou le *postérieur*, avait nom *pantagrue*. Aussi, dans la guerre des Andouilles, est-ce lui qui donne l'assaut à *Niphleseth*, littéralement le principe masculin. Quant au nom de Pantagrue, il est emprunté à la langue officielle de la *quinte*, c'est-à-dire l'hébreu. PNUT-GR-AUL peut se traduire : *la force qui s'enfuit, au moment où elle tourne le dos*. En français moderne, c'est le commencement de la fortune décroissante, l'instant psychologique suivant celui où le *guère tue* le gain, la première heure du soir. Astronomiquement, c'est l'espace céleste situé à l'ouest du tropique du Cancer ou de la constellation de la Croix du Sud ; tandis que Grandgousier préside à l'espace situé à l'est de la Grande Ourse ou Chariot ; aussi son nom mystique et astronomique est-il : le *car* ou le *carpent*, en latin *carpentum*, que les Anglais nomment *charle's wain*, le char du paysan. C'est le Charlemagne du cycle carlovingien, dont Pantagrue est l'Agramant. De *carpentum* est venu *carpentarius* et *charron*, que nous avons légèrement détourné de son sens dans notre *charpentier*. C'est ce qui a donné lieu à la légende qui fait du Christ le fils d'un charpentier. On n'en trouve aucune trace dans les évangiles.

Le prototype du Christ est le *Christna* indien, qui, trente siècles avant lui, subit le supplice du *stravros* et fut achevé à coups de flèches. Cette légende est complètement aryenne et tout à fait en désaccord avec le caractère de l'Ancien Testament, qui se retrouve encore dans l'Apocalypse. Rien ne ressemble moins au terrible personnage aux yeux de feu, aux lèvres dont s'échappe un glaive à double tranchant, que le doux Jésus du Nouveau Testament. L'autre n'est pas l'agneau du sacrifice, mais le terrible mâle Arès, le dieu de la guerre.

Nous ignorons pourquoi il a plu aux premiers chrétiens de se rajeunir d'au moins un siècle. L'Apocalypse, le seul de tous

leurs livres dont il soit possible de fixer approximativement la date, fait mention de la mort de Pompée et donne le mot de passe des partisans de ses fils (Cnéius et Sextus), c'est-à-dire les trois lettres κ ξ ζ, qu'on peut lire *K. Sext*, ou 666. Ces deux lectures font également allusion au second fils de Pompée. L'Apocalypse a donc été écrite, quarante-huit ans avant notre ère, par un juif hellénisant qui avait dû se trouver en contact avec Pompée à Antioche et abhorrait son parti, qu'il désigne, en rébus, comme celui du *proktos* ou du postérieur.

C'était le parti de l'aristocratie romaine, comme celui des jéhovistes qui avaient expulsé la famille de David. Il est certain qu'en ce temps-là, comme au moyen âge, les liens religieux étaient beaucoup plus forts que les liens nationaux et que les querelles de caste entre Marius et Sylla, ou entre le *quart* et la *quinte*, avaient partagé tout le monde antique en deux camps. A Rome, ils se nommaient plébéiens et patriciens; en Judée, élohistes et jéhovistes.

Saint Jean était élohiste à outrance et du parti de César contre Pompée. Il écrivait près d'un demi-siècle avant notre ère, et cependant il parle de Jésus comme d'un personnage mort depuis longtemps; mais, ce qui renverse des préjugés séculaires, il en parle comme d'un homme mort ailleurs qu'à Jérusalem. Le verset 8 du chapitre XI de l'Apocalypse ne laisse aucune espèce de doute à cet égard, car il est ainsi conçu : « *Et leurs corps giront dans les rues de la grande ville qui est nommée spirituellement Sodome et Égypte, dans laquelle Notre Seigneur a été également supplicié.* »

Cette grande ville, désignée mystiquement par deux noms qui, tous deux, veulent dire occident, ne peut être que Rome; toutefois, il est permis de le contester. Ce qui est indubitable, c'est que ce n'est pas cette Jérusalem dont saint Jean fait la fiancée de son agneau. Pour lui, juif, c'était la ville sainte par excellence. Ceux qui, plus d'un siècle plus tard, ont rédigé les évangiles étaient du parti de Titus contre les jéhovistes, qu'il extermina, et ils ont jugé à propos d'ajouter aux épouvantables calamités dont fut alors frappée une glorieuse race, cette accusation de déicide qui le met depuis dix-huit siècles au ban des

nations. Jésus n'est pas mort à Jérusalem, cela résulte du témoignage de saint Jean ; et il n'est pas certain qu'il fût juif, car, dans l'histoire de ce peuple, on ne trouve aucun personnage qui lui ressemble de près ou de loin. Il ne figure pas dans la liste des docteurs populaires qui, cependant, compte bien des martyrs. Son nom de *Jésus* n'est qu'un titre qui veut dire *médecin*. En ce temps-là, il était de règle de changer de nom en changeant de fonctions, pour prendre son rang dans un cadre hiérarchique traditionnel (1).

Nous savons que Pierre s'appelait Simon, et Paul, Saul. Si Jésus n'est pas un personnage purement légendaire, il a dû porter un autre nom.

Or, le Seigneur que désigne saint Jean, et qu'il ne désigne que par le titre de *Kyrios*, a dû être, selon toute vraisemblance, le neveu de Marius, qui avait été l'hôte du roi Hiempsal et s'était trouvé chez lui en contact avec les Juifs pullulant à cette époque dans le nord de l'Afrique (2). Il fut excessivement populaire dans le parti plébéien, et les juifs élohistes de Rome, qui étaient en nombre très considérable, avaient dû se rallier autour de lui. Sylla le força à se faire donner la mort, et les élohistes durent souffrir cruellement dans les massacres qui suivirent, de la part des jéhovistes, partisans de Sylla, d'où des haines qui ne furent même pas assouvies par la destruction de Jérusalem.

C'est donc à Rome, et nulle part ailleurs, que le christianisme a reçu cette empreinte romaine s'il en fut, dont l'emblème est resté la croix de *Janus quadrifrons*. Tout le christianisme est dans cet emblème et dans son nom latin *crux*, *cruciare*, qui veut dire *tourment*, *souffrance inséparable de la vie*. En grec et en hébreu, cet emblème n'a pas plus de nom que de signification.

Quant aux modifications qui ont pu être apportées à la biographie d'un personnage que nous ne connaissons que par son titre, nous en avons un exemple dans celle de Moïse telle que Joseph nous l'a transmise, d'après Manéthon. Il se nommait

(1) Cet usage s'est conservé intact dans l'Église ; les papes et les évêques changent de nom en montant sur le trône.

(2) Son père avait ramené de Syrie la prophétesse juive Martha, dont le nom figure dans l'Évangile. Elle jouissait sur lui d'une immense influence.

Osarsiph, il n'était pas hébreu, et il ne ressemble pas plus au Moïse de l'Ancien Testament que Jésus ne ressemble lui-même au jeune Marius ou à tout autre chef du parti solaire de cette époque.

Personne n'attachait alors aucune importance à ces inexactitudes qui transformaient l'histoire réelle en roman ; et nous ne sommes pas de ceux qui songeront jamais à en faire un reproche aux rédacteurs de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Nous nous bornerons à répéter ce qu'a dit M. Saint-Yves de Salveydre : « *De deux choses l'une : ou le christianisme est capable de synthétiser scientifiquement le déluge de l'ancienne intellectua-lité, ou il doit s'y noyer.* » (*Mission des juifs*, p. 98.)

Nous croyons comme lui qu'il viendra un temps où de nouveaux missionnaires judéo-chrétiens rétabliront une parfaite communion de science et d'amour avec tous les autres centres religieux de la terre, et nous croyons apporter une pierre à ce grand édifice en donnant une explication scientifique des origines du christianisme.

Nous sommes d'ailleurs bien persuadés que le danger ne lui viendra jamais de ce côté. Ses ennemis, ce sont les évhéméristes qui acceptent au pied de la lettre le récit des évangiles et le retournent contre lui, pour le rendre odieux ou ridicule. Que l'Église défende ses traditions et ne les abandonne qu'à bon escient, non seulement nous le comprenons, mais nous l'approuvons. Nous nous croyons le droit d'être beaucoup plus sévères pour ceux qui, parlant au nom de la science, comme M. Renan, ignorent complètement l'existence du verset 8 du chapitre XI de l'Apocalypse, font mourir à Jérusalem un personnage qui a été supplicié à Sodome ou en Égypte, et le clouent sur une croix alors qu'il résulte du texte grec, aussi bien que de celui du Talmud, que les Juifs *n'attachaient de suppliciés au hetz ou pilori qu'en les suspendant par les bras et après les avoir préalablement lapidés.*

Pour ce qui est des dogmes des religions positives, tout le monde les connaît ; ils se résument dans le décalogue emprunté au rituel funéraire égyptien, qui le tenait probablement d'une civilisation plus ancienne. Ces religions n'ont pas de doctrines

secrètes et sacrifient la logique métaphysique au côté moral et politique. Ce sont les seules qui établissent sur des bases solides la discipline sociale, en promettant aux déshérités de ce monde une compensation certaine dans une autre vie ; et toutes aboutissent à l'égalité devant la loi humaine comme devant la loi divine. Ce sont donc des religions essentiellement politiques et militaires, et l'Europe leur doit uniquement l'empire du monde.

III

Le mécanisme des religions lunaires, ou négatives, est infiniment plus savant et plus délicat, mais il ne laisse debout qu'un seul dogme positif, celui de la certitude et de l'éternité du moi : *Cogito, ergo sum*. Elles nient le libre arbitre et par conséquent la responsabilité humaine, aussi bien que la charité, de sorte que leur morale se réduit à celle de Thélème : *Fais ce que voudras*. Le Christianisme répond : *Fais ce que dois*, sans quoi tout lien social disparaît et tout édifice politique s'écroule ; il en résulte pour les doctrines négatives la nécessité de se cacher, même lorsqu'elles ne sont pas persécutées, ce qui divise forcément l'humanité en deux castes : les *initiés* et les *profanes*. Exploiter le profane au profit de l'initié, tel est l'unique but de toutes les sectes à mystères ; on en a un exemple sous les yeux dans l'islamisme. Les doctrines lunaires s'appuyant sur le dogme de l'immortalité font de bons soldats, tels sont les musulmans de caste inférieure ; mais elles extirpent radicalement dans les castes supérieures toute idée de dévouement et de sacrifice, pour ne laisser subsister que le désir de satisfaire tous les caprices quels qu'ils soient. De là le harem, qui mène tout droit à la folie et à l'abrutissement ; aussi toutes les sociétés musulmanes sont-elles des colosses ayant des pieds d'airain et des têtes de fange, ce qui faisait dire à Fuad Pacha : « *Le poisson pue par la tête*. »

Maintenant c'est dans le V^e livre de Pantagruel que nous allons étudier cette dangereuse secte, dont l'un des mots de passe nous a été conservé par le *Bourgeois gentilhomme* :

« *Maraba Basahem* »

Comme la plupart de ses symboles sont choisis de façon à avoir un double sens en hébreu et en français, elle se résume également bien dans le nom de *Pantagruel*, *peine te gare, veille, veille à te garder de toute peine*.

Quant à sa doctrine philosophique, elle est contenue tout entière dans la signature de son auteur anonyme :

NATURE QVITE

Ce qu'il faut lire *nature quiete*. C'est la fameuse doctrine du *quiétisme* de Fénelon qui, au dire de M. Saint-Yves de Salveydre fut un des parrains, en France, de la maçonnerie écossaise. Diane de Poitiers a multiplié ses emblèmes sur toute la partie du Louvre construite par ses ordres : c'est un masque de Diane, son portrait probablement très ressemblant, émergeant d'un croissant entre deux chiens. Ils lui posent la patte sur la tête, qui est remarquable par d'énormes nattes de cheveux ; en voici la lecture :

*Foi nature quiete, quinte Reine Alicante
Compas, quart dieu nie, Apollon haste.*

Nous ne pouvons pas donner l'analyse détaillée de ces hiéroglyphes, non plus que de ceux que nous aurons à citer par la suite ; en voici l'explication sommaire. Les affiliés à la quinte, comme les maçons modernes, portaient un *compas d'argent* ou métal lunaire ; l'Espagne était le sanctuaire de la foi en la quinte, et Alicante un de ses principaux foyers. Ses adhérents niaient la divinité du *quart* ou du Christ, et de la *haste* ou de l'enseigne d'Apollon, que Catherine de Médicis victorieuse prodigua plus tard sur la façade des Tuileries. Ainsi, d'une part, la façade lunaire du Louvre, de l'autre la façade solaire des Tuileries, les plus magnifiques pages, sans comparaison, de l'art moderne. Comme on peut bénir l'intelligence et l'à-propos de ceux qui ont fait disparaître celle où était célébré le triomphe de la démocratie sur l'aristocratie !

Tout à côté des Dianes de la sénéchale, Charles IX a remplacé son portrait par une femme aux cheveux ceints d'un bandeau (*poil ban*, ou plébéien), c'était la merci plébéienne.

Le bouclier d'Henri II transcrit en hiéroglyphes français l'hébreu pur de l'acte de foi lunaire. Se croyant suffisamment protégé par la langue chananéenne, l'artiste s'est permis d'être d'une merveilleuse clarté.

KT.B. KN. TVR. NKR. MRB. LVN.

« Il a pour devise la loi de la *quine*, il croit qu'elle habite dans la *plénitude*. » Cette plénitude était représentée par la *pleine lune*, la *lune éterne* ou lanterne du pays de Lanternois, — bref, la lune dans laquelle Arioste place également le séjour des intelligences en congé de la vie terrestre. Le *soleil* représentait l'*antérieur* ou l'actualité, et la lune le *postérieur*, ce qui vient après nous ; de là la grosse gauloiserie de frère Jean des Entommeures, qui rappelle une particularité de toutes les initiations lunaires :

*O ! dieu père paterne,
Qui changeas l'eau en vin, etc.*

A côté de la devise lunaire d'Henri II, Charles IX a sa devise solaire en français, sous les traits d'une femme avec des serpents dans les cheveux : *mère ché poil besse*, ou *merci plèbe, miséricorde pour le peuple*. Rabelais accuse au contraire les sectaires lunaires d'*affectation de tyrannie sur le rude populaire et de piperie*. Cette accusation est restée rigoureusement vraie pour tous les pays où dominant encore les doctrines de la *quinte*, c'est-à-dire pour tout le monde musulman et certains États européens qu'il est inutile de nommer ; l'absence de toute charité et de tout frein moral se ressent toujours dans le machiavélisme, dont l'unique axiome est : *La force prime le droit*.

La nature quite ou quiète joue un grand rôle dans la littérature chevaleresque. C'est la *Veuve Coi*, du célèbre roman de Tiran Le Blanc. Lui-même y représentait le principe lunaire, comme le *Chevalier des Lunes*, de Don Quichotte.

La *Maraba basahem* se retrouve dans le *Kiet* musulman. Elle personnifiait la douce quiétude que procurent à tant de gens le culte de la dive bouteille, du haschich, de l'opium, ou ces exercices des derviches qui produisent, sur les plus incrédules, des effets si surprenants. De là, toutes ces jongleries des sectes

lunaires pour piper le peuple, qui leur ont fait donner par Rabelais le nom d'engastromythes.

Maintenant nous croyons avoir suffisamment déblayé le terrain pour pouvoir aborder l'analyse sommaire du livre de la quinte.

On sait que c'est la continuation du pèlerinage entrepris par Panurge pour aller consulter l'oracle de la dive bouteille. Si, dans le livre précédent, Rabelais ne s'était guère écarté du cadre d'un pamphlet politique, cela tenait à toutes sortes de raisons, dont la première était son indifférence en matière religieuse.

Sa continuatrice est au contraire une fougueuse adepte des dogmes lunaires, mais par cela même trop payenne pour s'arrêter au moyen terme du protestantisme, qu'elle trouvait encore plus illogique que le catholicisme. Paradin, dans ses emblèmes héroïques, la dépeint, en revanche, comme très ferme dans le seul dogme positif du culte lunaire.

« *Diane de Poitiers, illustre duchesse de Valentinois, dame d'une piété suprême, avait, dit-il, dans la résurrection des morts, la ferme espérance qu'elle s'opère après la mort par une migration dans une autre vie, de sorte qu'elle repaissait son esprit de la considération des choses célestes. Voici un exemple qui donnera la mesure de ses tendances pieuses : son tombeau est orné d'un trait accolé de rameaux verdoyants* (1). » On retrouve ce trait accolé sur les portes de la chapelle d'Anet. C'était la *turque loi*, ou loi du *troc*, que, dans la guerre des Andouilles, Rabelais a figurée par la *truie* et les *queux*, ou cuisiniers. La doctrine lunaire admettait l'égalité absolue de toutes les destinées, représentées par des chaînes ou chapelets d'existences toutes identiques ; seulement chacun n'en est pas au même grain. Aussi Épistémon, en revenant de l'autre monde, raconte-t-il qu'il a vu Alexandre *rapetasseur de vieilles chaussures* et ainsi de suite. Le chapelet ou la chaîne des existences est donc devenu l'emblème par excellence des *Kouens* musulmans ; mais dans notre exploration d'Utique, avec le comte d'Hérisson, nous l'avons retrouvé dans des tombeaux grecs terminé par une tête de pelops, ou des phallus avec

(1) *Symbola heroica*, p. 55. La devise non moins significative est : *Sola vivit in illo*.

des yeux, emblème des tribulations (en grec *phlaps*). Aux yeux des Kouens, les existences terrestres ne sont qu'un désagréable réveil de la *nature quite*. L'état bienheureux, ce sont les rêves de l'être immortel dans l'intervalle d'une existence à l'autre ; on les peuple à sa fantaisie des plus aimables souvenirs de l'existence précédente ; de là, la nécessité d'être heureux dans ce monde, pour en emporter la mémoire dans l'autre. C'est le paradis tout immatériel de Mahomet, qui justifie la théorie du maçon, celui *qui bâtit sa destinée future*. Et comme elle doit être le miroir de la présente, il l'aura guerrière, voluptueuse ou savante, suivant ses propres goûts.

Il n'y a pas le moindre mystère dans l'*Ile sonante* ; c'est une sanglante satire, à visage découvert, du clergé romain et de l'Ordre de Malte qui tenait pour le parti solaire. La joute est brillante mais froide. Panurge n'y incarne plus les perplexités d'Henri II entre sa femme et sa maîtresse, ni Pantagruel l'épicurisme narquois de son père. Frère Jean est d'une grossièreté plus cynique que gaie. Ce ne sont plus que les acolytes indispensables d'une initiation lunaire. Ils ont de l'esprit, énormément de science, surtout dans cette astronomie que, au dire de Paradin, Diane cultivait avec tant de passion ; mais le large et vigoureux souffle de Rabelais ne les anime plus, et l'on sent un peu trop que si la puissante sénéchale peut redouter le poignard, le poison ou la chute de cheval habilement provoquée qui l'envoya dans le paradis de la quinte, elle ne craint point le bûcher ou cette cravate de pantagruélien menaçant toujours de prendre à la gorge un simple moine. Il en résulte un effet analogue à celui des *Blasphèmes* de Richepin. Sous l'inquisition c'eût été piquant ; mais non saupoudré de danger, rien au monde n'est fade et insipide comme un blasphème.

Il est donc inutile de perdre son temps à traduire des jeux de mots plus ou moins ingénieux, comme les *apedeftes aux longs doigts*, qui désignent le Parlement. Il en est de même des *chats fourrés* ou *cafards* ; on y reconnaît suffisamment les *procureurs* de l'ancien régime.

L'originalité du V^e livre ne se révèle véritablement qu'au chapitre de la *quinte*.

Qu'était-ce au fond que cette quinte mystérieuse ? C'était l'arche du temple de Salomon, ou Jéhova lui-même représenté par un cercueil vide, figurant l'Occident et la mort.

Comme l'a fort bien remarqué M. Saint-Yves de Salveydre, le nom de Jéhova est essentiellement androgyne ; il se compose des deux temps morts du verbe : le passé IE, il fut, et le futur EVE, il sera. Le premier représente l'*antérieur*, et l'Apocalypse l'exprime par une pierre sur un trône ; c'est le *Hen* de Platon. Le second est un livre scellé, en hébreu *Golin*. C'est la vierge incontaminée, l'*Osia* de saint Jean et l'*erkhomenon* de Platon. La réunion des deux faces non vivantes de la divinité forme l'*androgyne pucelle homme* des légendes forestières. Le principe vivant est l'*agneau*, en grec *Arnès* ou *Krios* qui rompt le sceau du livre, ou viole le secret de l'avenir. Ce viol est immédiatement suivi du châtiment, qui est la mort, exprimé par le fameux vers :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Cette mort consiste à être fixé ou cloué au poteau sur lequel les anciens affichaient leurs lois, et qu'ils nommaient *tavros* ou *stavros*. Alors le postérieur, la vierge qui vient derrière nous, passe à l'état d'antérieur ; l'inconnu devient le connu ; l'incertain, le certain ; mais, en définitive, le présent n'est qu'un point mathématique, dont l'existence est tellement brève, que les langues anciennes, et notamment l'hébreu, n'avaient pas de mot pour le rendre. C'est une illusion du moi se mouvant à reculons dans l'éternité, comme un voyageur occupant en chemin de fer la banquette de devant. Il n'aperçoit les objets que lorsqu'il les a dépassés, il les suit de l'œil pendant quelque temps, puis ils sont remplacés par d'autres qui en effacent jusqu'à la mémoire. Si on lui ferme la portière de son wagon, il est comme le mort dans son cercueil, et se replie sur lui-même pour lire dans ses souvenirs.

C'était là ce que les *marabais* nommaient la lunel, ou plus exactement la *lit en elle*, la conscience du moi. Son hiéroglyphe était la lunel du blason, ou un *lion avec une laie*. Sur les tombeaux de la Renaissance, elle est figurée par *une femme*

lisant dans son lit. Telle était la quinte ou quintessence, représentée par l'arche et désignée par le nom androgyne de Jéhovah. On prétend que les juifs étaient des matérialistes, qui ne croyaient pas à une autre vie. C'était exactement le contraire; s'ils ne niaient pas la vie présente, les jéhovistes ou *marabais* la maudissaient d'avoir ouvert la porte du wagon ou d'avoir levé le couvercle de l'arche, pour mettre le moi en communication avec le monde extérieur, qui lui apportait la souffrance, et ils ne demandaient qu'à reprendre leur rêve interrompu. Telle était la doctrine séduisante mais anti-sociale qu'ils avaient répandue dans tout l'islamisme et propagée en Espagne. Mais auparavant, dès le VI^e siècle, ils l'avaient importée en Prusse, où elle subsiste encore sous le nom d'ordre des *noachides*, fondé par Phaleg, architecte de la tour de Babel. C'est une franc-maçonnerie lunaire par excellence, qui n'a pas le droit d'introduire dans ses assemblées d'autre lumière que celle de la lune. Son mot d'ordre est SCJ, et veut dire *forestier* en hébreu, mais il se prononce en français *saccage*, et les adeptes prussiens de *Phaleg* nous ont terriblement saccagés. On peut même établir qu'en thèse générale les doctrines lunaires ont imprimé à toutes les sectes protestantes qui en procèdent une âpreté particulière, incarnée dans le fameux axiome : *La force prime le droit*. *Soyons frères, ou je t'assomme*, est au contraire la quintessence et aussi la déviation du principe solaire. Le premier n'aime pas assez son prochain, l'autre l'aime trop. On ne peut cependant pas dire que cela revienne au même, car la Révolution française, qui est solaire, est destinée à faire progresser davantage l'humanité, que le principe lunaire du protestantisme de Cromwell et de Bismarck.

L'auteur du cinquième livre nomme la quintessence *entéléchie*, ou la continuité dans le mouvement, la force motrice. Ce n'est qu'un équivalent de *l'autokinéma* de Platon, ou plus brièvement *kinein*, le mouvoir, l'âme. Les marabais juifs et musulmans d'Espagne la désignaient sous le nom de *morabaquine*, force multipliante et créatrice. C'était aussi le nom qu'elle portait dans les mystères phéniciens de Thèbes, car on retrouve dans les tombeaux thébains des vases ou *konos* avec une tête de

moira ou parque d'un côté, et une tête de bœuf de l'autre. Le tout fait *moira bou kone*, qui n'a aucun sens en grec. On la nommait dans cette langue *byssa-marika*, d'où l'on a fait *Bis-marque*, désignant en grimoire moderne la marche du serpent, ou l'Irlande. Ces trois divinités n'en sont pas moins identiques, car leurs noms ne sont que les hiéroglyphes de ce que nous nommons improprement la mort, et qui n'est réellement que le *postérieur* ou l'*inconnu* se transformant continuellement en connu.

Ceux qui nous ont fait l'honneur de nous suivre dans ce labyrinthe ne s'étonneront point si la *pieuse* Diane de Poitiers en fait la guérisseuse de tous les maux et l'éternelle *rajeunisseuse*.

On peut assister à cette opération dans l'admirable tableau de Mantegna, où il a représenté la *quinte* sous les traits classiques de *Pallas heaulmée*, ou la *pucelle-homme*.

Il y a même ajouté un commentaire hébreu des plus précieux. ASM. NPS. IA. OA. *le péché de Nephès (Psyché) a gâté sa beauté*. QV. TsQ. OM. QTs. ILD. *l'union de la loi avec l'abstrait a engendré ce qui finit*, crime éternel du *quart*. De son viol de la Vierge de l'inconnu, sont nés tous les maux et les vices qui empoisonnent notre courte existence. C'est le péché de Nephès, l'âme du monde, la loi, la pucelle-homme, celle qui conçoit éternellement sans cesser d'être vierge. Le peintre ajoute : *Agite, pellite sedibus nostris, tæda hæc victorum monstra, virtutum, cœlitus, ad nos restitutis*.

On voit dans le cinquième livre que la reine Entélechie guérissait de tous les maux à l'aide de ses chansons, comme toutes les enchanteresses anciennes ou modernes. C'était sans doute pour ce motif qu'elle se nommait Chante reine, ou Canteraine. L'hébreu QN veut dire aussi *plainte*. Le grand guérisseur n'est donc autre chose que l'*éternel féminin*, ou la continuité. Son occupation est de passer le temps à travers un tamis de soie *blanche et bleue*.

Elle a vingt-deux officiers, c'est-à-dire vingt-deux grades d'initiés, nombre égal à celui des lettres hébraïques. Les quatre premiers grades sont ceux d'*abstracteurs*, *spodizateurs* (incinéra-

teurs), *massitères* (mâcheurs), *prégustes* (dégustateurs). Ces quatre grades sont culinaires. Les dix-huit autres sont des titres hébraïques, *tabachins*, *chachanins*, etc. ; les traduire serait fastidieux ; nous nous bornerons à faire observer que le grade de *Tabachin*, qui veut dire *l'amour dans l'arche ou le cercueil* (1), se trouve souvent exprimé sur des sépultures féminines par un *tibia et un chien*. Aussi la *Quinte* crie-t-elle lorsqu'elle va prendre son repas de métaphysique transcendante : *Tabachin a panacée*, littéralement : l'amour dans l'arche guérit tout.

Si le livre de la *Quinte* n'a pas l'ampleur de ceux qui sont dus à la plume de Rabelais, il est rempli de détails ingénieux et gracieux qui dénotent celle d'une grande dame. Tel est le suivant :

« Puis furent introduits les empoisonnés ; elle leur sonna une autre chanson et gens debout. Puis les aveugles, les sourds, les muets, leur appliquant de même. Ce qui nous épouvanta, non à tort, et tombâmes en terre, nous prosternans comme gens ecstatiques et ravis, en contemplation excessive et admiration des vertus qu'avions vu procéder de la dame, et ne fut en notre pouvoir aucun mot dire. Ainsi restions en terre, quand elle, touchant Pantagruel d'un beau bouquet de *roses blanches* qu'elle tenait en sa main, nous restitua le sens, et le fit tenir en pied. » (Liv. V, chap. xx.)

Ce passage nous apprend que la *quinte* était la fameuse *rose blanche*, dont la lutte contre la *rose rouge* fit tant verser de sang en Angleterre. Sa formule se trouve à la page suivante : « *Mainte lune rétrograde, vos ongles mors avez, et la tête d'un doigt grattée.* » Cette pantomime se traduisait par le vers suivant : *Mainte lune reculée, mors ongles, doigt chef gratté*. C'est l'explication de toute une série de miroirs trouvés dans les tombeaux grecs et de l'inceste d'Œdipe ; mais ces obscénités grandioses ne se traduisent point dans notre langue.

Au chapitre XX, les pèlerins sont nommés *abstracteurs*. *Ils la remercièrent sans mot dire, et acceptèrent l'office* DE BEL ÉTAT, *qu'elle leur donna*. Un autre traité de la *Quinte*, intitulé *Ta-*

(1) De la devise de Diane citée précédemment : *Vivit in illo*.

bleaux hiéroglyphiques, est signé du pseudonyme de Pierre l'Anglois, sieur *de bel état*. Il faut lire *diableteau*.

Le séjour des pèlerins dans le royaume de la Quinte se termine par le fameux ballet des échecs ou la lutte du principe solaire contre le principe lunaire (1).

Les champions *argentés* remportent deux victoires, qui représentent celles de Diane de Poitiers elle-même sur Catherine de Médécis ; mais celle-ci, par la mort de son mari, resta maîtresse du terrain. A partir de ce moment, Diane s'éclipse comme la Quinte et entreprend une lutte masquée dont l'histoire parle à peine, quoiqu'elle ait combattu sans trêve ni merci jusqu'au jour où son cheval se cabra sur elle et lui écrasa la cuisse. Les *Songes drolatiques* de Rabelais, qui sont un recueil de caricatures en grande partie postérieures à sa mort, représentent Diane en *mère boiteuse*, en *mère boite*. Cette façon de figurer la marabé ou *marabout* espagnole se retrouve dans l'*Acajou* et *Zirphile*, qui fut composé pour la réception dans l'ordre de M^{me} de Pompadour. Diane mourut bien persuadée que l'ingénieuse Catherine s'était arrangée de façon à provoquer l'accident et à la transformer en *mère boiteuse* au naturel.

III

Le chapitre de l'*Ile d'Odes*, ou des *Chemins qui cheminent*, est un des moins étudiés et des plus curieux de tout le V^e livre. Nous avons comparé le voyage du *Moi* à travers l'éternité à un homme assis sur la banquette de devant d'un wagon et ne voyant le paysage qu'à mesure qu'il le dépasse. Mais telle n'était pas l'opinion des docteurs lunaires ; pour eux, le moi est éternellement immobile et immuable au centre de l'univers qui n'est que la création de son rêve. Ce n'est pas le voyageur qui se déplace, c'est le chemin de fer qui chemine comme une sorte de panorama qui se déroulerait devant un spectateur ayant l'œil au verre d'un diorama. De temps en temps, le trou par lequel

(1) Ce ballet des échecs se rapporte au nom grec de la quinte ; elle s'appelait *marpesa*, la main qui joue aux échecs. Comme principe de la fatalité, elle présidait à tous les jeux.

il communique avec le non-moi se bouche et le laisse seul avec lui-même, comme le grand moi central de l'univers. Alors il lit en lui, comme Dieu lui-même, pour lequel il ne peut pas y avoir d'autre vie. La nature extérieure n'est donc pour nous qu'un chemin qui chemine.

« Puis, considérant les alleures de ces chemins mouvans, Pantagruel nous dit que, selon son jugement, Philolaüs et Aristarchus avaient en isle philosophé. Séleucus prit opinion d'affirmer la terre véritablement autour des pôles se mouvoir, non le ciel, encore qu'il nous semble le contraire être vérité. Comme étant sur la rivière de Loire, nous semblaient les arbres prochains se mouvoir ; *toutefois, ils ne se meuvent.* » (L. V, chap. XXVI.)

Ainsi le *E pur si muove* n'est que la contre-épreuve du *toutefois ils ne se meuvent*, dont personne n'a jamais parlé. Une grande dame astronome, et encore plus astrologue, l'avait écrit plus d'un demi-siècle avant que Galilée fût soumis à ce propos à la torture de l'*estrapade*, qui était exactement celle du *stavros* grec. Copernic venait à peine de mourir ; mais elle ne tenait pas ce secret de Copernic. C'était un legs des alexandrins que les marabais avaient recueilli, avec beaucoup d'autres, car ils étaient astronomes et astrologues de profession, pour la plupart.

Ce n'est donc pas Copernic qui a affirmé le premier la rotation de la terre autour du soleil ; c'est Séleucus, un obscur néoplatonicien, qui lui-même ne l'avait pas inventée. Mais tout l'ordre religieux reposait sur le système contraire, et il était de principe chez les marabais de laisser patauger les *bélistres* dans les fanges de toutes les aberrations. Voilà pourquoi ce terrible secret, qui devait ébranler les bases scientifiques de toutes les religions positives, est resté si longtemps sans être divulgué.

On sait que, de l'île des chemins qui cheminent, on arrive dans celle des *esclots* ou sabots. C'est une allusion au blason de la ville de Saint-Quentin, qui représente ce saint *cloué par les épaules*. Là finit le règne de la quinte ou de la nature quite, c'est-à-dire du cimetière. Dans l'Église, il est représenté par saint *Paul*, dont le nom signifie repos ; dans la nature, par l'automne ; dans l'espace, par le nord-ouest. Saint *Quentin*, en gri-

moire *quinte-nie* (*qui nie la quinte*), marque la limite des états de Paul (*escloue Paul*).

Là commence le domaine de Pierre, en grec *pater*, le marcheur, chef des *esclopins* ou sabotiers, ce qui est exprimé par sa *clé au poing* (1). Paul et lui occupent en même temps le pôle arctique marqué par la constellation du *Carpent* ou Chariot, dont le Christ prend le nom dans le langage mystique des Forestiers du brouillard. L'Ile des esclots est, entre la quinte et le cart ou le char, un espace neutre dont saint Pierre tient les deux clefs. La quinte, aux yeux des adeptes du quart, représente l'enfer, et le quart le paradis ou champs élysées. Pour ceux de la quinte, c'est tout le contraire. C'était jadis sur cet espace neutre que se tenait *janus bifrons* ou *quadrifrons*, car astronomiquement il représente l'intersection des deux cercles passant par les deux pôles, qui partagent l'espace en quatre parties égales correspondant aux quatre divisions de la journée. Là est donc la place de l'androgyné ou de la pucelle-homme, et il est représenté par un frère fredon ou jésuite. Mais ce n'est pas le roi de l'Ile, qui se nomme *Benius III*, calembour assez inoffensif sur Bénitier, s'il n'en cachait un autre qui l'est beaucoup moins. Nous avons vu que *ben* en hébreu signifie maçon, *IVS* veut dire *sale*; *benivs* doit donc se traduire *sale maçon*. C'est une équivoque sur les innombrables colimaçons qu'on trouve mêlés aux fresques du Vatican, L'Église de Rome avait adopté cet emblème parce que *cæl* veut dire *ciel*, et que colimaçon était le *maçon* qui se fait son *ciel*, ou le chrétien, tandis que le *forban* était le maçon qui se fait sa destinée. La différence des deux religions est tout entière dans ces deux idées : pour le chrétien, il n'y a qu'une seule existence après celle-ci, éternellement heureuse ou malheureuse ; pour le marabais, le nombre en est aussi indéfini que le caractère.

Un volume entier ne suffirait point à analyser tout ce que Diane de Poitiers a entassé d'allusions politiques et religieuses dans cet étrange personnage du frère Fredon. Qu'il nous suffise de dire que ce singulier androgyné représente le jésuite Mo-

(1) Esclopins, scalpins, finalement scapin, vient du latin *sculper*, tailler à coups de hache, d'où *esclop*, sabot, ancien gaulois *sculponeæ*.

lina, alors très jeune mais déjà très célèbre ; il était né en 1535, et Rabelais, qui était mort en 1553, alors que le premier entraînait tout au plus dans sa dix-huitième année, n'avait pu le deviner. Le curé de Meudon est donc complètement étranger à la composition de ce chapitre, le plus remarquable du V^e livre et celui qui rappelle le plus sa manière.

En hébreu FRD veut dire *mule* et ON *inane*, d'où *molina-nie*. Que niait Molina ? le libre arbitre. L'hébreu, qui est l'hiéroglyphe de libre, achève de compléter cette définition (*Molina, nie, libre*). C'était la doctrine de la quinte ; aussi fut-il attaqué et condamné par les dominicains. Plus tard, les jésuites défendirent le libre arbitre contre Pascal et Port-Royal, qui inclinaient comme tous les savants vers les doctrines quintistes ; mais malgré cela ils ont toujours conservé l'empreinte de Molina, témoin lorsqu'ils essayèrent de pactiser en Chine avec le culte des ancêtres. Leur dévotion à Marie était essentiellement quintiste, et l'on peut dire qu'en thèse générale ils ont toujours tendu à efféminer le catholicisme. Aussi Diane dit-elle qu'ils *chantaient de l'oreille (quine tor lié, lié à la loi de la quinte)*. Cette charge à fond est tellement violente, tellement peu déguisée, que Rabelais n'aurait jamais pu se la permettre ; elle remonte jusqu'à la papauté elle-même, dont M. Saint-Yves de Salveydre a parfaitement noté le caractère androgyne, qui se retrouve jusque dans son blason : *d'argent à deux clefs d'or en sautoir chargées d'une tiare de même*. C'est contrevenir à la règle interdisant de mettre métal sur métal, outre que la pensée ne prend même pas la peine de se déguiser sous le rébus. La tiare se dit posséder deux clefs, celles du soleil et de la lune, ou du principe masculin et du principe féminin ; aussi l'auteur du V^e livre l'accuse-t-il de *maudire le jour et de tromper la nuit*. Mais il ne s'en tient point là. Une caricature des *Songes drolatiques* représente le frère Fredon avec sa double face masculine et féminine, dont la première est Catherine de Médicis et l'autre le cardinal Charles de Lorraine, son favori, puis son maître. Du vivant d'Henri II, Diane lui avait imposé des faveurs quelque peu surannées ; après sa mort, il fut son ennemi acharné et elle l'a souvent caricaturé, dans les *Songes drolatiques*, sous le masque d'une pucelle-homme. C'est à lui que s'applique

la singulière épithète de *brûleur de maison*, ce qu'il faut lire : *Bar laisse dame ose ne*, le *bar* que la dame n'ose pas laisser ; il était originaire de *Bar-le-Duc*, qui avait pour arme un *bar*, et c'était par ce *bar* qu'il était désigné dans les innombrables caricatures faites contre lui. Diane le traite encore de *carrelure de ventre*, parce qu'il se nommait *Charles* et qu'on prétendait qu'il était le plastron de Catherine.

Mais nous n'avons pas le temps de nous attarder au côté politique du livre et nous passons à l'île de *Satin*, lisez *Satan*. C'est un pays qui n'existe qu'en tapisserie, et dont on ne parle que par *ouï-dire*. Ces allusions étaient très hardies au xvi^e siècle ; dans celui de Richepin, c'est assez incolore. Arrivons immédiatement au pays de Lanternois.

Celui-là n'a plus rien à voir avec la mappemonde ; c'est la simple cave souterraine de toutes les initiations maçonniques mentionnée dans la réponse rituelle :

« Une cav. : m'est connue, une lamp. : m'a éclairé, une sour. : m'a désaltéré. »

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la maçonnerie adonhiramite existait déjà en Espagne depuis près d'un siècle, et que si le pays de Lanternois n'était pas le rite écossais lui-même, il s'en rapprochait singulièrement, avec cette différence capitale, toutefois, qu'il cachait le sérieux sous le grotesque, tandis que c'est aujourd'hui presque toujours le contraire. En ce temps, la maçonnerie était encore l'unique dépositaire de la liberté de penser ; aujourd'hui elle n'est plus qu'une société d'admiration mutuelle, et le mystère commence à la gêner plus qu'il ne peut lui servir désormais.

Ici, l'auteur nous fait pénétrer dans l'admirable monument que Diane et Henri avaient consacré à la Quinte et dont nous possédons les restes au Palais des beaux-arts. Les pèlerins y sont introduits par la pontife *Bacbuc*, en hébreu *bouteille*, ce qu'il faut traduire *libre beauté loi*. Tout d'abord, elle leur montre une mosaïque représentant la bataille de Bacchus contre les Indiens, qui indique que nous sommes bien chez Diane, car elle doit s'interpréter ainsi :

Mosaïque Bacchus indienne bataille, prononcez : *Mosaïque bac-*

cuin Diane beauté loi. Remplacez mosaïque par l'hébreu, vous aurez : la *barbacane Diane beauté loi*. *Barbacane* ou *morabaquine* ont en hébreu la même signification ; mais en français *barbacane* signifie une *meurtrière*, de sorte qu'une tour avec une meurtrière donnait la profession de foi de la secte, *barbacan-tour*, ou loi de la multiplication de la richesse. Sur les chapiteaux romans, cet hiéroglyphe est remplacé par un *barbu-centaure*. Le *Bucentaure* de Venise indique que cette ville était du parti de la quinte ; il en était de même de Milan, dont le dôme est encore dominé par la *mère Ève*.

Après la mosaïque vient la lampe du temple, ou *lanterne* en chef, « qui est en cristal et porte une bataille de petits enfants nus, montés sur petits chevaux de bois, avec lances de violets, et pavois faits subtilement de grappes de raisin ». Autre idéogramme un peu trop compliqué ; pour en donner la traduction, nous nous contenterons de rappeler que les fous ou *niais* montés sur des *palefrois de bois* (*palefroi*, *bois*, *niais*), étaient un des hiéroglyphes les plus communs des *Pul-forbans*, ou maçons d'Afrique.

De là on passe à la fontaine mystérieuse représentant les sept planètes, ou semaine de la quinte, mais dans un ordre différent de celui de la semaine vulgaire. Ce sont, avec leurs couleurs :

- 1 Saturne bleu.
- 2 Jupiter violet.
- 3 Le Soleil or.
- 4 Mars rouge.
- 5 Vénus vert.
- 6 Mercure moucheté.
- 7 Lune argent.

Comme on le voit, la lune occupe ici la place d'honneur, accordée au soleil dans notre semaine, et lui-même y remplace notre mercredi. Tous ces astres sont accompagnés d'un blason des plus curieux. Nous devons nous borner à celui du VII^e qui est une *syénite et une lune d'argent sous les pieds d'un lévrier* ; il est beaucoup question de ce lévrier dans les prophéties du Dante, mais c'est tout simplement une équivoque sur *levrié* et *le vrai*, ou *loi vraie*.

La traduction de ce blason lunaire correspondant au plus haut grade de l'ordre est *sept, maçon troyen, Psélion loi vraie*. Il est donc grec et non hébreu (1). La déesse grecque *Psélion* est la femme qui accouche devant le dragon dans l'Apocalypse et enfante le *mâle Arren* qui doit gouverner les hommes avec une verge de fer ; l'Église fait de ce mâle l'Antéchrist, quoiqu'il ne soit pas plus terrible que l'agneau aux yeux de pyrope de la bouche duquel s'échappe un double glaive. Le nom de *Psélion* veut dire *chaîne* ou destinée ; en français, ce sont les *passe-lunes*, ou phases lunaires, qui servent à mesurer le mois. Sur les tombeaux gothiques elle a pour hiéroglyphe un *lion sous les pieds* du défunt (*pié sous lion*), et cet hiéroglyphe indique un affilié lunaire. S'il est solaire, le lion tient un *écu* ou *Cuir*, d'où *Carléon*, homme de Carle. Quand le défunt ayant à ses pieds un lion gît à côté d'une défunte avec un lévrier, on a la formule complète : *Psélion loi vraie*.

De cette fontaine, l'initié, accoutré d'une façon mystique, est soumis à une cérémonie semblable à celle que décrit Cervantes dans sa nouvelle de la *Gitanilla*, où il donne les mœurs des bohémiens de la secte du *comte Maldonado* ; puis on le mène dans un réduit souterrain où se trouve une autre fontaine, dont l'eau a le goût du vin. C'est la fontaine de Jouvence, que nos aïeux nommaient la *fon Gouvîn* ou *Jouvin*. Bacbuc lui en fait baiser les bords et l'avertit que l'oracle de la dive bouteille ne doit être écouté que *d'une oreille*, ce qui veut dire qu'il est *Diane-heur-lié*, lié à la fortune de Diane ; puis elle lui souffle à l'oreille gauche (*Tor-oreille*), ce qui lui apprend qu'il est affilié à la loi de *Tarare*, ou lumière de la raison ; il ne lui reste plus qu'à posséder le secret final, qui est TRINQ. En hébreu TR-INQ signifie la *loi de la succion*, ce qui au premier abord ne paraît pas bien malin. Ce n'est cependant ni plus ni moins que la célèbre loi d'attraction universelle, qu'on croit avoir été découverte par Newton, mais qu'il n'a pas osé révéler entièrement. Car loi de succion est autrement précis et autrement vrai que loi d'attraction. En effet, le premier acte de tout être vivant, depuis la plus

(1) Psélion est la traduction de la *lunula*, que les patriciens arcadiens et troyens portaient au pied.

humble cellule jusqu'au marmot le plus porphyrogénète, est de sucer tout ce qu'il peut saisir. C'est par la succion qu'il s'assimile ce qui lui est indispensable pour se maintenir vivant et qu'il le transforme en lui-même, c'est-à-dire en Dieu. Tel est le mystère de l'Eucharistie réduit à sa signification scientifique et dégagé de tout mysticisme superflu. Cette assimilation est l'ouvrage de l'*antérieur grangousier*, *Gringalet*, ou *Gulliver*. Le produit, ou la quinte, en est distribué par le *postérieur*. C'est tout ce que l'humanité en sait et en saura jamais.

Cette formule, commune aux deux sectes lunaire et solaire, avait deux prononciations : les solaires disaient *suc-loi*, ou *Sicile*, les lunaires *suce-raison*, ou *sois-Sarrasin*. Lors des Vêpres sici-liennes, les ennemis du parti solaire ou français égorgeaient tous ceux qui ne prononçaient point de cette dernière façon.

C'est ici l'*ite missa est*. La suite contient cependant quelques éclaircissements précieux. Si Diane était princesse souveraine du Valentinois en Dauphiné, elle en était aussi grande prêtresse. Nous l'apprenons par les vers suivants de Panurge :

Pourquoi les oracles
Sont au Delphes plus mûrs que mâcles
Plus ne rendant réponse aucune ?
La raison est assez commune :
En Delphes n'est, il est ici.

(Liv. V, chap. LVII)

Cette secte était donc celle du Dauphiné, ou plutôt des Dauphinés, car on la retrouvait également en Auvergne, et il est à remarquer que les députés de ces deux pays jouèrent un rôle capital dans la Révolution. Mais leur secret n'en venait pas moins de Delphes, car *Delphis* est en grec l'exacte traduction de l'hébreu *quïne*.

Frère Jean, qui représente le principe mâle, refuse obstinément de s'affilier à la secte, c'est-à-dire de se marier ; il reste fidèle à la doctrine de saint Jean qui, dans sa Jérusalem apocalyptique, n'admettait ni femmes ni chiens. Panurge lui dit que ça ne l'empêchera pas d'aller cohabiter avec Proserpine, la Koré grecque, celle qui

...κοίνον πᾶσιν θάλαμον ἔχει

Théophile Gautier a traduit cette idée en vers magnifiques sur la Mort :

Bien qu'elle ait mis le pied dans tous les lits du monde.
 Sous sa blanche couronne elle reste inféconde
 Pendant l'éternité.

Panurge dit plus bourgeoisement :

Elle ne fut oncques cruelle
 Aux bons frères, et si fut belle.

Telle est la quintessence du V^e livre.

Sur ce, Bacbuc fait aux pèlerins un discours de circonstance dans lequel nous relevons ce passage curieux sur le magnétisme : « Qu'est devenu l'art d'évoquer des cieus la foudre et le feu céleste jadis inventé par le sage Promethéus ? Vous certes l'avez perdu ; il est de votre hémisphère départi ; ici sous terre, est en usage. »

Nous signalons ce passage à M. Saint-Yves de Salvaydre ; il prouve que décidément nos grand'mères, représentées par la sénéchale de Normandie, en savaient beaucoup plus long qu'on ne l'imagine. Elle congédie ses hôtes avec le plus sage des conseils, celui d'avoir des amis : « Car tous philosophes et sages antiques à bien sûrement et plaisamment parfaire le chemin de la connaissance divine et chasse de sapience ont été deux choses nécessaires, guide de Dieu et compagnie d'homme. »

Tel fut le précepte social de toutes les franc-maçonneries antiques et le secret de leur force. Diane l'avait certainement mis à profit pour mener à bien une œuvre de science aussi considérable que ce V^e livre. Quelle fut sa part et celle de ses collaborateurs ? Nous laissons cette tâche ardue à ceux qui voudront approfondir le sillon que nous venons de tracer. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que si les quatre premiers livres de Pantagruel portent l'empreinte d'un des génies les plus mâles qui aient jamais existé, c'est une haute intelligence essentiellement féminine qui prédomine dans le cinquième et qui a élevé ce curieux monument à l'*éternel féminin*.